

D'Isidore de Séville à Raban Maur:  
de la prose à la prose en passant par la poésie.  
Un exemple tiré du *De laudibus sanctae crucis* de Raban Maur

Nous voudrions offrir au P. Jose Oroz, en hommage à ses multiples travaux concernant le latin tardif, quelques réflexions sur divers textes d'Isidore de Séville et de Raban Maur. Ce dernier, alors qu'il était écolâtre à l'abbaye bénédictine de Fulda, termina (vers 810) un ouvrage de 28 poèmes composés à la gloire de la sainte croix. L'idée lui avait été sans doute suggérée à Tours, peu après 800, par Alcuin auprès duquel il était en train de parfaire son instruction. L'auteur qui lui servit de modèle était Porfyrius, qui composa un livre de poèmes figurés en 325 pour rentrer en grâce auprès de Constantin. Mais l'originalité de Raban fut de composer un véritable cycle de 28 poèmes centré sur un unique sujet, et non pas une succession de poèmes. Quoi qu'il en soit dans le détail, le premier de ces poèmes est consacré à «l'image du Christ, qui étend ses bras en forme de croix, et à ses noms qui concernent sa nature divine et humaine»<sup>1</sup>.

1 Nous préparons une édition de cette oeuvre pour le *Corpus Christianorum*. En attendant, l'édition courante se trouve dans la *P. L.*, tome 107, 137-294. Nous y renvoyons, avec le système de références que nous avons exposé dans notre article de la *REL* 67, 1989 (1990), 213-235: tout ce qui est situé avant le livre I est appelé A. Dans le livre I, les poèmes sont appelés B, les explications en prose C. Le livre 2 est sous la lettre D. A l'intérieur de chaque catégorie, les pièces reçoivent un numéro: de A 1 à A 9, de B 1 à B 28, de C 1 à C 28, et de D 0 (= la préface du livre 2) à D 28. Puis on numérote les lignes à l'intérieur de chaque pièce. Le titre du premier poème (B 1) est «de imagine Christi in modum crucis brachia sua expandentis et de nominibus eius ad diuinam seu ad humanam naturam pertinentibus». Notons aussi que la *P. L.* ne reproduit pas ce titre —tout comme ceux qui correspondent à chaque poème— immédiatement avant le premier livre du *De laudibus* —ce que font les manuscrits anciens conservés—, mais en tête de chaque poème. Enfin, on trouvera des éléments bibliographiques récents sur Raban Maur par exemple dans notre «Raban Maur, *De laudibus sanctae crucis*», Paris-Amiens 1988, et dans l'article «Raban Maur» du *Dictionnaire de Spiritualité*, rédigé par R. Kottje.

L'énumération des *nomina Christi* fort nombreux dans le poème doit beaucoup à Isidore de Séville (560-636), et plus précisément au chapitre 2 du livre 7 des *Etymologies*. Or Raban Maur, en plus du poème figuré (= B 1), a composé en face de lui (page droite) un texte qu'il appelle «*declaratio*» dans lequel il s'explique sur les motifs qui lui ont fait composer le poème, et ce qu'il a voulu y dire (= C 1); mais il ne cite pas explicitement Isidore, alors que, dans d'autres passages, il cite par exemple Augustin. Et dans le deuxième livre du *De laudibus*, en correspondance à chaque poème figuré, on lit un «*capitulum*» qui est une transposition en prose du texte du poème figuré (= D 1). Enfin, peu après sa disgrâce et la résiliation de ses fonctions d'abbé de Fulda en 842, Raban a composé une encyclopédie en 22 livres rassemblant les connaissances nécessaires pour l'intelligence de la Bible et son interprétation spirituelle. Cet ouvrage, dont le titre traditionnel depuis l'«*editio princeps*» de 1467 est *De universo*, devrait plutôt être intitulé *De rerum naturis*, à en juger par les manuscrits<sup>2</sup>. Le chapitre 2 du livre 1 est intitulé *De Filio Dei*, et il s'inspire très fortement d'Isidore.

Nous disposons donc de cinq textes sur le même sujet, qui permettent des comparaisons susceptibles d'éclairer la méthode de travail de Raban Maur et les buts qu'il s'était assignés. Dans l'ordre chronologique, nous avons bien entendu les *Etymologies* d'Isidore de Séville (début du VII<sup>e</sup> siècle), puis le poème figuré de Raban et son explication (B 1 et C 1, avant 810), la transposition en prose (après 810) et le *De rerum naturis* (après 842). Il est bien évident — seconde remarque fondamentale — que B 1 et C 1 obéissent à deux contraintes: le poème est contraint par le schéma métrique et le genre littéraire du poème figuré, et la *declaratio* ne doit pas dépasser une page de manuscrit, puisque les poèmes figurés se succèdent sur la page gauche des manuscrits du *De laudibus*. En revanche, le texte isidorien, dans lequel l'évêque de Séville veut «remonter aux sources des choses par les sources des mots»<sup>3</sup>, ne connaît pas de limitation matérielle, tout comme le *de rerum naturis* de Raban. Quant à D 1, s'il n'y a pas de contrainte mécanique de place, on doit remarquer que la contrainte de base est celle de l'existence de B 1, dont l'auteur veut donner une version en prose

2 P.L. 111, 9-614. Ce texte sera cité ensuite d'après la P.L.

3 La formule est de J. Fontaine, dans l'«*Encyclopaedia Universalis*».

plus facilement accessible au public que les vers de B 1, qui constituent parfois d'authentiques rébus. C'est ce que Raban explique lui-même d'ailleurs dans la préface du livre 2 du *De laudibus*.

Comment procéder pour comparer ces cinq textes et mettre en valeur les intentions successives de Raban? Suivre l'ordre chronologique ne nous paraît pas le plus pertinent, en raison des «biais» introduits par les différences des genres littéraires. Nous avons choisi de commencer par rapprocher les *Etymologies* (en abrégé *etym.*) du *De rerum naturis* (en abrégé *univ.*): ce sont les textes les plus libres des contraintes matérielles. Isidore donne une longue liste qui comprend plus de 80 *nomina Christi*: «dans les divines Ecritures, on trouve le Christ appelé de multiples façons»<sup>4</sup>. Le texte de Raban est quasiment une citation littérale d'Isidore. Mais, une fois Raban arrivé au bout du texte de son prédécesseur, il manifeste l'intention de le compléter: «on trouve des membres corporels assignés au Christ, ainsi que des vêtements, nous en avons énuméré quelques-uns plus haut, et nous allons en ajouter d'autres»<sup>5</sup>. Et ce complément n'est pas négligeable (environ deux colonnes de la *P.L.*, 115 lignes), puisqu'il double à peu près le texte précédent, en évoquant d'autres passages bibliques. Mais Raban a coupé dans les *etym*:

— *etym.* 7, 2, 14-16: «hoc enim uocatur Homousion... Inuisibilis Deus et imago inuisibilis»: le commentaire trinitaire sur «homousion» et l'unité de substance entre le Père et le Fils tombe, de même que la question de l'«homoeusion», la similitude de substance du Père et du Fils. Raban supprime cela sans doute pour raccourcir et simplifier Isidore.

— *etym.* 7, 2, 25: immédiatement après avoir dit que le Christ est «sapientia»: «sed tamen cum sit Pater et Spiritus sanctus sapientia et uirtus et lumen et lux, proprie tamen his nominibus Filius nuncupatur». Raban passe sans transition du Christ «sapientia» au Christ «splendor et lumen»; le but est sans doute aussi de raccourcir et de supprimer un doublon: «lumen et lux» fait double emploi avec «splendor et lumen».

— *etym.* 7, 2, 26: «illuminator» est remplacé par «illustrator», pour éviter une répétition et abrégier le texte de base. Isidore écrit

4 Nous citons Isidore d'après l'édition Lindsay (Oxford 1966): «multis etiam modis Christus appellari in scripturis inuenitur diuinis (7, 2, 1)».

5 *P.L.* 111, 22 C, 1. 5: «inueniuntur ergo membra corporalia ipso Filio Dei ascribi, necnon et habitus corporis, de quo iam supra aliqua posuimus, et adhuc alia subiciemus».

en effet: «Lumen, quia inluminat... Sol, quia inluminator. Oriens, quia luminis fons et inlustrator est rerum, et quod oriri nos faciat ad uitam aeternam». Chez Raban, cela devient: «Lumen, quia inluminat... Sol, quia illustrator. Oriens, quia luminis fons, et quod oriri nos faciat ad uitam aeternam».

— *etym.* 7, 2, 28: après avoir dit que le Christ est «A et Ω, primus et nouissimus» (*Apoc.* 22, 13), Isidore ajoute: «Primus, quia ante eum nihil est. Nouissimus, quia iudicium nouissimum ipse suscepit». Chez Raban: «ipse quoque A et Ω, quia initium et finis». De plus, l'évocation du Christ «mediator» qui se trouve sitôt après chez Isidore (*etym.* 7, 2, 29) est repoussée un peu plus loin chez Raban. Il a trouvé sans doute plus logique de donner ce titre du Christ après l'avoir appelé «angelus», «Deus et Dominus angelorum», «missus» et «homo»<sup>6</sup>.

— *etym.* 7, 2, 30-31: à propos du Paraclet, Raban supprime les citations de Jean (1 *Epist.* 2, 1 et *Ioh.* 14, 16), et la seconde traduction de «Paracletus» par «intercessor». Seule demeure la traduction par «aduocatus». Là encore, la volonté de simplification est évidente.

— *etym.* 7, 2, 36: Isidore distingue «Nazarenus a loco» de «Nazareus a merito, id est sanctus siue mundus, quia peccatum non fecit». Raban donne les deux explications, en précisant «a loco Nazareth», mais en ne donnant qu'un nom «Nazaraeus»: il simplifie.

Au total, vers 842, Raban ne modifie pas beaucoup le texte des *Etymologies* d'Isidore: les rectifications sont mineures et s'expliquent par la volonté pédagogique de Raban et son souci d'être aussi bref qu'il lui est possible.

Deuxième série de comparaisons: entre Isidore d'une part, et la *declaratio* (= C 1) *de laud.* et *univ.* d'autre part. Existe-t-il des variations entre *etym.* et *laud.* peu avant 810, et quelles sont-elles? Il faut aussi tenir compte de l'incidence mécanique que pourrait éventuellement avoir la limitation du texte de Raban à une page de manuscrit. La constatation de base est que les modifications faites par Raban en 810 sont les mêmes qu'en 842:

- le passage de «homousion» à «principium»
- celui de «sapientia» à «splendor»
- celui de «A et Ω» à «Paraclitus»
- le déplacement de «mediator» entre «homo» et «propheta»

6 *P.L.* 111, 20 C, 5-9.

Mais on relève aussi quelques divergences:

— *etym.* 7, 2, 11 et *laud.* (C 1, 44) disent que le Christ est appelé «Dominus propter seruientem creaturam»; *univ.* ajoute «sibi» (*P.L.* 111, 19, D 8).

— *laud.* (C 1, 64) et *univ.* (*P.L.* 111, 20 A 14) substituent «uiuificat» à «creauit» d'*etym.* (7, 2, 21). Le texte devient «Vita, quia omnia uiuificat»: le passage de «uita» à «uiuificat» est plus transparent que celui de «uita» à «creauit».

— *laud.* (C 1, 94) distingue «Nazaraeus» et «Nazareus» comme *etym.*, alors qu'*univ.* ne donne qu'un nom, comme nous venons de le dire.

— *laud.* (C 1, 117) après «figuretur» (il s'agit de dire qu'il n'est pas étonnant que le Christ ait reçu des appellations viles), saute une relative explicative qui est dans *etym.* (7, 2, 44) et dans *univ.* (*P.L.* 111, 21 A 8-9): «qui usque ad nostrarum passionum seu carnis contumelias descendisse cognoscitur».

Au total donc, même si ces variations ne changent rien au sens général de chacun des textes, ils manifestent malgré tout une volonté d'inflexion. Raban a raccourci en général Isidore, et a cherché à améliorer son texte. Il semble bien que pour composer *univ.*, Raban ait eu sous les yeux à la fois *etym.* et *laud.*

J'en viens maintenant aux rapprochements internes à *laud.*: entre B 1 et C 1 d'abord, puis entre B 1 et D 1<sup>7</sup>. La comparaison de B 1 à C 1 devrait montrer comment Raban est passé du texte d'Isidore qui lui sert de base à son *carmen figuratum*, et la comparaison de B 1 à D 1 a chance d'apporter quelques indications sur ce que Raban considérait comme poétique ou difficile.

Le poème commence par l'évocation de la royauté du Christ, qui étend les mains sur le monde entier: tous doivent le reconnaître et se soumettre. Il donne la vie éternelle dans le ciel. Les «nomina Christi» se succèdent alors, du vers 15 au vers 42, avec une interruption des vers 23 à 30: Raban explique le sens du vêtement que porte le Christ; il symbolise la Loi. Le vêtement voile le Christ, qui se montre au monde par son oeuvre. La fin du poème (les vers 42 à 47) exprime l'éternité du Christ, qui est à la fois avant toutes choses, né d'une mère vierge et sauveur de l'homme par la croix. Il est en même temps Créateur, incarné et Rédempteur.

<sup>7</sup> Voir notre article *Quelques réflexions sur le De laudibus sanctae crucis de Raban Maur: de la codicologie à la théologie en passant par la poétique*, REL 67, 1989, 213-235.

Il résulte de ceci que les parallèles avec les autres textes évoqués sont essentiellement localisés dans les vers 15 à 22 et 31 à 42. Compte tenu de la place disponible, il n'est pas étonnant de constater que les explications données par Isidore ont disparu. La plupart du temps, il ne reste plus dans le poème que le «nomen Christi» dépouillé de tout commentaire, ce qui donne à certains passages une austère grandeur. Quand on compare le poème (B 1) et la «declaratio» (C 1), on relève les suppressions suivantes dans le poème:

- «deus et homo», «Verbum et caro» (C 1, 94-95)
- «figura» (C 1, 66), mais «imago» (B 1, 16)
- «lumen» (C 1, 75), mais «lux» (B 1, 16)
- «A et Ω» (C 1, 81), mais «finis origo» (B 1, 15)
- «missus» (C 1, 89), mais «angelus» (B 1, 39)
- «nazaraeus» + «nazareus» (C 1, 94), simplifié en «nazareus» (B 1, 20)
- «uitis» (C 1, 98)
- «flos» (C 1, 99)

Les suppressions proprement dites sont donc étonnamment peu nombreuses. Raban a réussi le tour de force de faire tenir en dix-huit vers seulement l'essentiel du texte isidorien. On voit aussi qu'il a simplifié en éliminant quelques termes dont il pouvait penser qu'ils faisaient double emploi.

D'autres modifications en sens inverse sont plus éclairantes, dans la mesure où elles sont moins attendues, car elles ne vont pas dans le sens d'un raccourcissement du texte:

— «gloria» est ajouté en B 1, 16, après «splendor». Le Christ est splendeur et gloire du Père, comme le disait déjà Ambroise de Milan («splendor paternae gloriae»: *Hymne* 2, 1!). Et «gloria» fournit opportunément à Raban le dactyle du cinquième pied de son vers. Comme «gloria» n'est pas repris en D 1, il est tentant d'y voir une «cheville», qui glose «splendor»...

— «dux» est ajouté en B 1, 18: «duxque propheta est» et repris en D 1, 28. La contrainte des «versus intexti» a probablement joué: Raban avait besoin d'un «d». «Dux» convenait, et pouvait se justifier bibliquement par *Exode* 13, 21 («Dominus... praecedebat, ut dux esset itineris...») ou encore *Deutéronome* 32, 12 («Dominus solus dux eius fuit»). On passe facilement du «Christi qui est la voie» au «Christ qui guide les hommes sur cette voie». Et «dux» se trouve dans la deuxième antienne des vêpres du dimanche avant

Noël; une source liturgique est probable ici, comme on peut le voir *infra*, à propos de «clauis Daudid».

— «ianua» (B 1, 21) correspond à «ostium» dans les autres textes (*etym.* 7, 2; *laud.* C 1, 100; D 1, 32; *univ.* 1,2, *P.L.* 111, 20 D 4). Mais l'Évangile de Jean (10, 7 et 10, 9) utilise «ostium», quand le Christ dit «Je suis la porte». La raison de la substitution en B 1 pourrait bien être d'ordre métrique: «ianua» correspond au cinquième pied dactylique.

— «deutio plebi» (B 1, 31) exprime l'amour de Dieu pour son peuple, l'humanité. C'est aussi une addition par rapport à C 1. Elle n'a pas de correspondant biblique. Ce pourrait être une glose explicative de «sponsus» (voir *etym.* 7, 2, 33; *laud.* C 1, 84-85). Dans *etym.* comme dans *laud.* (C 1), on a l'ordre «sponsus», «angelus», «missus», dans le poème, on ne retrouve plus que «angelus» et «sponsus»; enfin, dans la transcription en prose (D 1), figure «angelus», mais aussi «summa deutio Dei populo missus est» (D 1, 47-48): l'envoi du Christ — sa mission — est la suprême preuve d'amour. Mais «sponsus» a disparu. Au total, «deutio plebi» pourrait correspondre, dans l'esprit de Raban, aussi bien à «sponsus» qu'à «missus»...

— «cura potens» et «intenta medella» (B 1, 34), repris en D 1, 51-52 par «uerus medicus», expriment le Christ-médecin, qui guérit l'homme aussi bien physiquement que moralement: les miracles des Évangiles en sont l'expression la plus claire. C'est un ajout de Raban à Isidore, dont la source directe n'est pas facile à trouver, si grande a été la vogue du thème<sup>8</sup>.

— «clauis Daudid» (B 1, 35) se retrouve en D 1, 52, mais non ailleurs. La source lointaine de Raban est ici *Isaïe* 22, 22<sup>9</sup>: «Et dabo clauem domus Daudid super humerum eius: et aperiet, et non erit qui claudat: et claudet, et non erit qui aperiat». Il s'agit d'Elia-kim, fils d'Helcias, qui va devenir gouverneur de Jérusalem à la place de Shebna à qui est adressée la parole prophétique. L'*Apocalypse* de Jean applique la prophétie au Christ-Jésus: «Et angelo Philadelphae ecclesiae scribe: Haec dicit Sanctus et Verus, qui ha-

8 Voir pour une première approche, le *Thesaurus Latinae*, l'art «*medicus*», qui comporte une rubrique «*de Deo, Christo*» (t. 8, 551; Jérôme, *in Ier.* 3, 77, a l'expression «*uerus medicus*») et l'art. «*médecin*» du *Dictionnaire de Spiritualité* (t. 10, 891-901) que l'on doit à G. Dumeigé.

9 Cette réflexion doit beaucoup à une lettre de Dom Jean Gaillard, ancien Abbé de S.-Paul de Wisques, en date du 2.1.1991, que nous avons l'occasion de remercier ici.

bet clauem Daudid: qui aperit, et nemo claudit: claudit, et nemo aperit». Le verset signifie que le Christ a reçu les pleins pouvoirs et que son jugement est sans appel. Dans la Bible, le Christ détient la clé de David; mais il n'est pas appelé «clé de David», même si on peut glisser facilement d'une idée à l'autre.

Comme Dom Gaillard l'a remarqué, la source directe de Raban est très vraisemblablement à chercher dans la liturgie de l'époque. Il s'agit de la quatrième antienne des vêpres du dimanche avant Noël: «o clauis Daudid, et sceptrum domus Israël; qui aperis, et nemo claudit; claudis, et nemo aperit: ueni, et educ uinctum de domo carceris, sedentem in tenebris et umbra mortis». La source est d'autant plus vraisemblable que d'autres *nomina Christi* que l'on peut relever dans le même office se retrouvent dans *laud.*, B 1:

- antienne 2: «dux domus Israël»
- antienne 4: «clauis Daudid»
- antienne 5: «oriens», «splendor lucis aeternae», «sol iustitiae»
- antienne 6: «rex gentium», «lapis angularis»
- antienne 7: «Emmanuel», «rex»<sup>10</sup>

Il ne semble pas ici que la métrique ait imposé «clauis Daudid». Mais le vers 35 est ainsi rédigé: «Clauis et hic Daudid, *laeta uia* et agnus honestus». Les lettres en gras sont imposées par les «uersus intexti». Le vers est coupé en deux moitiés égales (diérèse médiane) à la virgule. On peut imaginer ici que Raban ait d'abord écrit le centre du vers, «*laeta uia*», et complété ensuite au mieux, en puisant dans Isidore ou dans sa mémoire des textes liturgiques.

Dans cette catégorie de modifications, on sent clairement le poids des contraintes de la versification et particulièrement des «uersus intexti». Le choix des mots a été guidé ici ou là par la nécessité de trouver un terme comportant telle ou telle lettre. Une autre constatation d'évidence est que l'ordre adopté par Isidore de Séville n'est pas respecté en B 1: cela apparaît avec une particulière netteté si l'on met en colonnes parallèles les textes de *laud.* (B 1, C 1, D 1), *etym.* et *univ.* Il est curieux de constater que, en revanche, l'ordre isidorien est respecté en C 1, qui est le texte censé expliquer B 1. Quelle peut bien en être la raison?

Nous avons essayé d'apporter un commencement de réponse en séparant en deux le texte de *laud.* C 1, Il y a une ligne de

<sup>10</sup> Voir R. J. Hesbert, *Corpus antiphonalium officii. Rerum ecclesiasticarum documenta. Series maior. Fontes 7, 8, 9, 10, 11, 12, tome 2, 56.*



partage en C 1, 96-97<sup>11</sup>. Après Isidore, Raban dit que le Christ «tire à lui des noms provenant de réalités inférieures, pour être plus facilement compris». Et cette seconde partie se subdivise elle-même en deux: des objets inanimés d'abord, des animaux ensuite. Voici la série des objets inanimés en C 1: «panis», «uitis», «flos», «uia», «ostium», «mons», «petra», «lapis angularis», «lapis offensionis», «fundamentum». «Vitis» et «flos» ne sont pas repris en B 1; il reste donc huit termes dans l'ordre susdit. Si l'on considère B 1, on les retrouve (eux-mêmes ou des correspondants) dans l'ordre 7, 6, 3, 1, 5, 2, 4, 8. Prenons maintenant la liste des animaux dans C 1: «agnus», «ouis», «aries», «haedus», «uitulus», «leo», «serpens», «uermis», «aquila». Ces neuf noms d'animaux se retrouvent en B 1 selon l'ordre 1, 7, 8, 9, 6, 4, 2, 5, 3. On ne peut que conclure qu'il n'y a pas de correspondance visible à l'intérieur de chaque sous-partie.

En revanche, Raban a respecté à peu près l'ordre des parties et des sous-parties que nous venons de distinguer. Les neuf noms d'animaux se trouvent à la fin de B 1, dans les vers 35 à 41; on n'y retrouve intercalés que deux noms entrant dans la catégorie des objets inanimés «mons» (v. 38) et «fundamentum» (v. 39), et deux noms provenant de la première partie de C 1: «homo» (v. 37) et «sacerdos Melchi pontificis sadech» (= «Melchisedech», v. 39-40). On peut tenir le même propos sur la première sous-partie (les objets inanimés), dont l'essentiel se trouve dans les vers 20 à 33.

La conclusion à tirer de ces constatations est que Raban a cherché tant bien que mal à respecter l'ordre des parties du texte d'Isidore qu'il reprenait: les réalités d'ordre supérieur d'abord, les réalités d'ordre inférieur ensuite (inanimées d'une part, et animées d'autre part). Mais il était contraint par les nécessités du *carmen figuratum* (métrique, nombre de lettres); en outre, une énumération réduite aux noms eux-mêmes du Christ aurait été d'une sécheresse extrême: des considérations de poésie et de commodité métrique ont certainement joué sur ce point.

Comparons maintenant B 1 et D 1. Théoriquement, D 1 doit être une simple retranscription en prose de B 1, pour clarifier le

11 «Siquidem et aliis inferioribus rebus nominum species ad se trahit Christus, ut facilius intellegatur». Tout comme chez Isid. *etym.* 7, 2, 37 et Raban *univ.* 1, 2 (P.L. 111, 20 D 1-2).

vers par la prose, comme Raban le dit dans sa préface du livre II<sup>12</sup>. L'auteur a très correctement tenu sa promesse. Les omissions sont rares dans D 1; quatre termes manquent cependant à l'appel: «gloria» (B 1, 16), «nazareus» (B 1, 20), «sponsus» (B 1, 31) et «magister» (B 1, 33). On peut interpréter l'absence de «gloria» et de «sponsus», compte tenu de ce que nous avons dit *supra*, comme l'élimination volontaire de quasi-doublons. En revanche, les deux autres cas constituent probablement de véritables oublis de la part de Raban. Il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure. Dans le manuscrit *Vatican 124*, on relève en effet l'ajout interlinéaire d'une phrase, et précisément dans ce même chapitre: «Qui Filius est Patris aeterni, idem damnatus est ad poenam ligni»: cela correspond aux vers 42-43 de B 1, et a toute chance d'être une addition de l'auteur sur un premier jet, au moment où l'omission a été constatée...<sup>13</sup>. Dans ces conditions, la non-reprise de «Nazareus» et de «magister» doit être considérée comme involontaire, et ne requiert pas d'explication particulière.

Penchons nous maintenant sur les changements d'expression. On peut s'attendre à voir Raban abandonner, de B 1 à D 1, ce qu'il considérerait comme spécifiquement poétique au profit d'un vocabulaire plus clair, mais aussi plus courant et plus banal. C'est bien ce qui se passe dans la réalité<sup>14</sup>. Nous avons déjà dégagé quelques traits de la pratique de Raban dans un article de la *Revue des*

12 D O, 13-17: «opus quod in laudem sanctae crucis metrico stylo condidi, in prosam uertere curauit, ut quia ob difficultatem ordinis et figurarum necessitatem obscura locutio minusque patens sensus uideretur inesse, saltem in prosa lucidior fiat».

13 D 1, 62-63.

14 Voici la liste; nous donnons successivement la formulation de B 1 (avec le chiffre du vers) et celle de D 1 (avec l'indication de la ligne): «soboles Domini» (v. 1) // «Filius Dei» (1. 1); «plebes» (v. 5) // «populi» (1. 5); «tela Martii» (v. 9) // «arma impiorum» (1. 13); «tubitet» (v. 10) // «dubitet» (1. 17); «arce» (v. 14) // «caeleste» (1. 22); «Emmanuel» (v. 15) // «nobiscum Deus» (1. 24); «finis origo» (v. 15) // «origo et finis» (1. 24); «homouision Patri» (v. 17) // «consubstantialis Patri» (1. 26); «ianua» (v. 21) // «ostium» (1. 32); «dogmate» (v. 22) // «mystice» (1. 33); «in grammate raro» (v. 24) // «uili tegmine litterarum» (1. 35); «astra, pontus, aether» (v. 26) // «caelum, terra, mare» (1. 37); «arua» (v. 28) // «terram» (1. 39); «sponsus deuotio plebi» (v. 31) // «summa deuotio Dei populo missus est» (1. 47-48); «cura potens, intenta medella» (v. 34) // «uerus medicus» (1. 51-52); «retraxit ab hoste et uita rapinam» (v. 37) // «captiuam ducens captiuitatem» (1. 55); «paraclytus» (v. 38) // «aduocatus» (1. 56); «sacerdos Melchi pontificis sadech» (v. 39-40) // «sacerdos secundum ordinem Melchisedech» (1. 58-59); «reddens pie uota» (v. 39) // «offerens» (1. 59); «satus» (v. 42) // «Filius» (1. 62); «absque caduco» (v. 42) // «aeterni» (1. 62); «ad aram crucis» (v. 46) // «ad crucem» (1. 66); «sator» (v. 47) // «conditor» (1. 67); «in aeuum» (v. 47) // «in saecula» (1. 68).

*Etudes Latines* de 1989; cela nous permettra d'adopter ici une présentation plus synthétique. Voici donc l'essentiel de ce que l'on peut relever:

— la contrainte des *versus intexti* a été parfois telle que Raban a modifié la forme même du mot. «Dubitet» est ainsi devenu «tubitet»; la consonne sourde se rapprochait elle d'une prononciation germanique? En tout cas, Raban avait besoin d'un «t» dans son poème, et la nécessité a fait loi. «Astra, pontus, aether», devient «caelum, terra, mare», immédiatement compréhensible: le grec est traduit en latin. Mais les quatre premières lettres d'«astra» sont imposées par les *uersus intexti*, et les contraintes métriques d'une fin d'hexamètre et d'un nombre fixe de lettres à ne pas dépasser expliquent sans doute le choix des mots grecs «pontus» et «aether», bien que «aether» fasse en quelque sorte double emploi avec «astra».

— les mots hébreux ou grecs sont traduits par leur équivalent latin le plus proche: «Emmanuel», «homousion Patri», «gramma», «Paraclytus».

— le vocabulaire de la grande tradition poétique latine (païenne aussi bien que chrétienne) cède la place: «soboles Domini» devient «Filius Dei», «satus» «Filius», «sator» «conditor», «arx» (= la citadelle céleste) «caeleste», «arua» «terra». «Tela Martia» est transposé par «arma impiorum»: Mars, dieu païen, évoque les impies. «Reddens pie uota» équivaut au banal «offerens», «ad aram crucis» est simplifié en «ad crucem». «Abs caduco», expression dont la transparence n'est pas immédiate, devient «aeterni», qui est rigoureusement inéquivoque.

— certaines expressions poétiques ou simplement un peu recherchées sont remplacées par leur équivalent le plus courant, celui qu'un moine de l'époque de Raban ne pouvait pas ne pas connaître. «Plebs», qui désigne en poésie le «peuple de Dieu», trouve un correspondant dans «populus»; «sacerdos Melchi pontificis sadech» devient le très canonique «sacerdos secundum ordinem Melchisedech»; «in aeuum» «in saecula»; «ianua» «ostium».

— des expressions excessivement concises (par manque de place) ou inutilement longues (il fallait bien occuper l'espace!) trouvent une formulation plus claire dans la prose. «Sponsus deuotio plebi» (le Christ fiancé, amour pour son peuple) signifie que le Christ a été envoyé comme signe suprême d'amour de Dieu pour son peuple. «Cura potens, intenta medella» renvoie simplement à

«uerus medicus». L'expression difficile «retraxit ab hoste et uita rapinam» (le Christ, qui est vie, a retiré au diable sa proie, «l'humanité», que ce dernier avait antérieurement volée) est explicitée par le texte même d'*Ephésiens* 4, 8: «captiuam ducens captiuitatem».

— la métrique a certainement imposé sa loi dans tel ou tel cas: «finis origo est» constitue une fin de vers correcte, mais non «origo et finis», qui est l'ordre naturel de D 1. «Dogmate» donne le cinquième pied dactylique (le sens est: «par son enseignement»), alors que «mystice» (= «symboliquement») qui lui correspond en D 1 est un mot crétique, donc impossible à placer dans l'hexamètre sans quelque licence. Cela indique, par parenthèse, que Raban est plus scrupuleux sur ces questions de métrique qu'on ne le dit parfois, et qu'on peut penser qu'il ne commet certaines fautes que quand il ne peut pas faire autrement...

Si l'on rassemble ces remarques, la technique de Raban apparaît assez nettement. D'abord, il suit Isidore de Séville de près dans ses textes en prose (*laud.* B; *univ.*), quitte à simplifier les *etym.* en supprimant des expressions qui lui semblent faire double emploi avec d'autres, et, en sens inverse, à apporter des compléments, surtout dans *univ.*, où il n'était pas gêné par l'obligation de faire tenir son texte dans une page de manuscrit, fût-il de grand format (les manuscrits anciens de *laud.* mesurent environ 30 cm de large sur 40 de haut). Et au moment où il rédige *univ.*, Raban a une trentaine d'années de plus qu'en 810, année qui marque la fin de la rédaction de *laud.*, tout au moins dans son premier état: il a fait des lectures qui lui permettent de compléter Isidore.

Ensuite, le passage à la poésie (*laud.* B 1) provoque un considérable remaniement de l'original isidorien: élagage, changement de registre de vocabulaire avec appel à la poésie antique classique et chrétienne, importantes modifications de l'ordre des *nomina Christi*. De temps à autre, on peut penser que Raban a d'abord mis en place dans son vers ce qui était imposé par les *uersus intexti*, et qu'il a comblé de son mieux les vides disponibles à l'aide d'Isidore, mais aussi des autres lectures qu'il pouvait avoir effectuées (par exemple, le Christ-médecin) ou des textes liturgiques que lui-même chantait avec les autres moines à Tours ou à Fulda (par exemple, le Christ comme «clé de David»). Enfin, la comparaison de la poésie avec sa transposition en prose (D 1) nous rend perceptible ce que Raban sentait comme poétique ou trop difficile pour une bonne compréhension à son époque.

Il est certain que, de temps à autre, on glisse dans le rébus, voire le galimatias. Mais il faut se garder de généraliser, et de se laisser rebuter par les difficultés inhérentes au genre choisi qui est celui du *carmen figuratum*. Certaines réussites du poème de Raban n'en sont que plus remarquables, compte tenu des contraintes auxquelles il s'est heurté consciemment. Comme nous l'avons déjà dit dans la *Revue des Etudes Latines* à propos du vers 37, «la poésie tient ici à l'extrême simplicité de la phrase: un sujet, un verbe, deux compléments; dans son économie, elle contraste avec l'extrême richesse de ses significations théologiques, et la multiplicité des textes auxquels elle peut faire allusion: en quelques mots, Raban dit que par la Rédemption le Christ triomphe du péché originel». Grandeur et simplicité: cela peut être la définition du sublime.

MICHEL PERRIN